

J'ai fui le maquereau, le maquereau des larmes

Méfie-toi, des pervers, beaucoup sont narcissiques. Certain, pour s'exciter, voudront asservir ton corps, se défouler sur toi de leurs névroses, t'avilir. N'accepte leurs dérèglements qu'à prix d'or : si tu t'abandonnes à eux, ils te dépèceront comme de la viande de boucher sur un étal... D'autres, des rêveurs, voudront te sortir des bas-fonds, te rédempter, t'angéliser, te mettre un anneau au doigt, l'anneau d'une chaîne d'acier. Leur kiki est tout rikiki, leur esprit décharné comme l'abstraction, leurs yeux bandés par une écharpe de honte. Sois prête à démasquer leurs manigances.

Oublie ton plaisir, oublie l'orgasme. Sache que même les plus beaux de tes clients, les plus affables, ne doivent être pour toi qu'une planche à billets. Sois à ton ouvrage. Tire-leur des gémissements dans le temps qui t'est imparti. Qu'importe qu'ils vomissent leur sperme entre tes seins, dans ton vagin, sur ton visage, du moment qu'ils jouissent avant que l'aiguille sur le cadran n'altère ton rendement.

Je t'ai choisie pubère et gracieuse. Sache que beaucoup d'hommes fantasment de déflorer des vierges, ils aiment la chair fraîche, le cochon de lait, le veau tendre, l'agneau de dix jours. Je suis allé te chercher dans ton village où tu étais privée de pain et de rêve ; tes parents ne pouvaient guère te refuser un avenir. Ici tu ne seras jamais famélique. Ne m'en veux pas si je t'ai fait miroiter les projecteurs de la télé, du cinéma ou de la mode, j'avoue que c'était un leurre ! Mais pute, aussi, c'est être actrice : il faut savoir simuler le désir, la gentillesse, l'intérêt, l'admiration, la passion. Faire croire à l'intensité d'un plaisir qui t'est étranger. Te costumer, te maquiller. Être familière et inaccessible. Incandescente et maternelle. Naïve ou rouée. Infirmière ou dominatrice, acrobate, toutou ou tigresse, dompteur...

Ceci sera ton logement. Ici, tu sera bien avec tes nouvelles copines. Confortables sont vos cellules ; excellente la nourriture ; du dernier cri la télé et les jeux vidéo, c'est Byzance. En dehors des heures de travail, je vous autorise à prendre l'air. Mais ne sortez qu'en groupe et sachez bien que j'ai des yeux partout. D'ailleurs j'ai gardé vos papiers,

où fuiriez-vous ? Vous ne connaissez pas notre langue : tentez de demander de l'aide et on vous prendra pour des folles ! Regarde-moi, ma petite, si tu suis mes conseils, tout ira bien. Sinon je serai forcé de te corriger. N'oublie jamais que je suis capable, sans laisser de marques qui gâteraient la marchandise, de te faire souffrir l'enfer. Tu as bien vu ce qui est arrivé à Nathalie. Alors je sais que tu seras docile... D'ailleurs, pourquoi me résisterais-tu ? Tu sais que je t'aime beaucoup.

Ces premiers jours, je t'ai initiée au métier, enseigné les règles et les subtilités. J'ai l'avantage d'être bel homme, je sais y faire avec les filles. Tu t'es très peu débattue. Et tu as plié, comme les autres, tu t'es soumise. Tu étais esseulée, en mal de tendresse, tu t'es attachée à moi, c'est bien. Tu as vite compris qu'il fallait t'abandonner, me donner ta confiance. Je t'ai appris à bien utiliser ton corps, cet outil de plaisir, ce violon dont tu dois tirer des accords divins. Sois une prima donna. Sois une athlète de haut niveau.

Tu vas commencer aujourd'hui, il est temps d'entrer dans le bain et d'exercer ton savoir-faire... Je sais que cela te choquait, avant que je m'occupe de toi, qu'on fasse l'amour sans amour mais maintenant tu comprends que c'est une occupation comme une autre comme de nettoyer des casseroles et de torcher des bébés ou plutôt de peindre un portrait et de danser à l'opéra. Certains de tes clients seront moches, sales, gras, puants, grossiers. Tu ne dois pas t'en offusquer, tu es une professionnelle. Impressionne-les, tout ira bien. Et ne réfléchis pas trop, ma petite ! La tête, voilà l'ennemi.

N'essaie surtout pas de me dissimuler de l'argent. J'ai investi sur toi, tu as une dette. Dans quelques années, quand tu m'auras remboursé, tes gains te seront acquis, tout du moins un pourcentage (mais je surveillerai tes économies, c'est plus sûr, jusqu'à ce que je te permette de partir.) Les autres filles se droguent, ça rend la vie plus facile, ça stimule l'ardeur, ça rend joyeux, je ne peux que t'y encourager. Je te fournirai ce qu'il faut. Bien sûr, comme le reste, ce sera noté sur ton ardoise... Un dernier conseil, une évidence, n'oublie jamais d'imposer la capote. Et ne cède jamais aux récalcitrants, ce sont eux justement qui sont infectés. Je ne veux pas te perdre.

C'est le discours qu'il me tient, je te jure !

Les premiers temps, tu t'en doutes, je résiste des quatre fers. Alors, pour les premiers accouplements il me fait prendre des cachets. J'ai beau être naïve, j'ai beau avoir vécu

dans la misère, je n'en ressens pas moins l'humiliation, le doute, la salissure. Était-ce de cette vie-là dont j'ai rêvé étant petite, une vie de récipient, de sac à foutre, de tortillements, de compliments factices, d'orgasmes simulés, de mots d'amour menteurs ? Au début, je me retrouve sonnée. Coucher avec des inconnus, je ne vais pas pouvoir ; tout en moi rechigne à la tâche. Pourtant, puisqu'il le faut, je refoule ma répugnance, je joue l'affranchie, la bravache, je m'oblige à faire du zèle ; je suis un peu curieuse aussi. Mais, quand le baiseur m'écrase, que le ventre colle à ma peau, que la bite me pénètre et ramone, que les halètements se transforment en râles, que colle la transpiration, que s'exhale l'odeur âcre, que les muscles s'arc-boutent et tressautent, que gicle le sperme et que mon pourfendeur s'affale dans un soupir, je me sens évacuée de moi-même.

Toilette. Au-revoir mon chéri. Je regarde les billets qu'il m'a donnés. Je n'ai jamais eu entre les mains tant d'argent. Mais déjà le client suivant se présente. De mon côté : accueil, sourire de bois, langue de bois (*non, pas la langue : pas de baisers !*), encaissement, déshabillage, lubrifiant, soumission, caresses étudiées, automatisme cyclique des muscles ; De son côté : préservatif, bandaison, éjaculation... C'est la répétition qui est déprimante. Certes, chaque client a ses manies, ses exigences, son odeur, son haleine, son rythme, son anatomie plus ou moins avachie, son faciès. Mais pourtant ils sont tous pareils, la fonction crée l'organe, j'oublie leurs particularités, au soir je les confonds déjà. Ce sont des sexes successifs, pas des personnes, tout juste des consommateurs anonymes à une caisse de supermarché.

Je supporte la grande avalanche de ces commotions dans ma chair, j'en soigne les scarifications à grand renfort d'apnées et d'amnésies. Mon esprit tente de se frayer un chemin à travers la herse des odeurs rances et des vocables orduriers qui sont l'écume de mes passes. À la fin des hostilités, je laisse décanter les scories, escomptant avec naïveté qu'elles se dissolvent. Il m'arrive de vouloir les pressurer comme des papayes, afin de leur faire rendre leurs humeurs délétères... Mais ma mémoire n'en perd pas une miette. Se gravent au fond de moi les vidéos de ces contractuelles flétrissures, les impacts sensoriels de ces croupades subies ; goudron où trempe mon cœur.

Passent les jours et passent les semaines ; je suis vêtue de dépucelages et de déchirures, je brûle d'appréhensions et de dégoûts ; je m'englué dans la vase des saillies répétitives, des pseudo-déflorations, des vrais avilissements ; je m'ébats dans la bouillasse

des ruts et des coïts, dans le marais bourbeux des copulations à la chaîne, des fornications sans rencontre. J'essaie, pour me protéger, d'affecter une satisfaction masochiste, d'en avoir un malin plaisir.

Beaucoup de clients sont brusques, soucieux d'en avoir pour leur argent ; ils s'imaginent battre des records, inventer des positions, me faire jouir peut-être, une gageure ! Augustin veut que je m'habille en marin ; Baptiste croit pouvoir me sodomiser avec un gode démesuré. Charles cherche à m'attacher aux barreaux du lit, *je serai gentil ; mon œil !* Damien souhaite que j'enfile les sous-vêtements chiffonnés de feu sa femme. Eugène exige des fellations. Firmin, des flagellations. Germain ne me visite que si j'ai mes menstrues. Hubert tient à ce que j'avale son sperme. Isidore m'impose des positions acrobatiques. Julien prétend mettre ses doigt dans tous mes trous. Karim, me pisser dessus. Lucien, s'asseoir sur mon visage. Martin, écrire son nom sur mon ventre avec son éjaculat. Norbert, se faire dorloter en couches-culottes comme un bébé. Oscar, me tartiner de ses matière fécales, *je te paye assez cher pour ça*. Prosper, monter sur mon dos pour que je le promène nue à quatre pattes. Quentin, me pincer, me gifler... Par pudeur, dans mon abécédaire, je n'irai pas jusqu'à Zacharie.

Enfant, – je te l'ai raconté – ma vie était grise, mais pointillée d'instant colorés. Aujourd'hui, je la vois noire, de plus en plus noire et visqueuse au fur et à mesure que je m'enfonce dans ce stupre qui m'est imposé ; noire d'encre, de sang séché, de mélasse. Mon corps devrait m'appartenir, ma vie devrait m'appartenir. Je suis pauvre de moi. Démunie.

Je dois reconnaître pourtant que certains clients sont gentils. Je pense surtout à Hugues, qui semble avoir le béguin. Il ose tout juste me toucher, me laisse le dévêtir, bande à peine, crache très vite la purée, mais me serre comme une maman, me raconte des histoires drôles et me chante des berceuses. Bientôt il m'invite à prendre un verre. Je ne sais pas comment il s'y est pris pour obtenir l'aval de mon souteneur. Le paye-t-il pour ces heures passées avec moi ? Ou alors lui a-t-il promis qu'il lui fournirait d'utiles protections quand son parti sera au pouvoir ? Je dois te dire que Hugues est un militant, un activiste, un révolutionnaire. Il veut me rallier à sa cause, me faire oublier *ma vie dépravée*. Alors il m'invite à des meetings, à des distributions de tracts, des démarchages. Je n'y connais rien et, en plus, je ne sais dire que quelques phrases dans sa langue. Mais

que je sois presque muette, Hugues, cela ne le gêne pas ; il m'explique que je peux lui être utile malgré tout car ma *belle gueule* attire le chaland et mes longs cheveux blonds donnent confiance. Je me retrouve en tête des manifestations et sur l'estrade des meetings. Et même, figure-toi, je tourne dans un clip de propagande. Permits-moi de te décrire la scène : je suis entourée d'hommes grands. Ils ont des armures et des lances. Un écuyer m'aide à monter sur mon destrier. Je porte un étendard avec de cœurs et des croix. J'ai la taille droite, l'œil fier. Je me dresse sur mes étriers. J'exhale la puissance et la sérénité, l'assurance et la bienveillance. Une couronne de lys ceint mes cheveux relevés en chignon. Mes lèvres sont rouge cerise. Je prononce fièrement des mots qu'on me fait lire sur un écran...

Tout ça me distrait du turbin.

Hugues est attentionné, mais je n'aime pas ses amis. Lui, il cherche à me faire plaisir et quand nous rentrons de mission, je le laisse me baiser à l'œil. Pourtant, avec ses comparses, il fait des choses déconcertantes. Je vois des liasses de billets qui passent de main en main. Je vois des cadeaux de Noël qu'on distribue jusqu'à fin mai. Je vois des vieux qu'on raccompagne chez eux mais à qui on promet des sévices s'ils ne votent pas comme il faut. Je vois, sur les réseaux, des diatribes injurieuses et même des appels au meurtre. Je vois, à la sortie des matchs de foot, des groupes de gros-bras qui font la chasse aux niakoués, aux bicots, aux nègres et aux youpins (comme ils les appellent) en les poursuivant, les tabassant et les laissant inertes sur le carreau. Je vois des dégradations faites aux permanences des opposants et à leurs domiciles. Je vois leurs parents et amis menacés. Je vois des autodafés de livres rouges et de torahs.

Hugues m'explique la nécessité de ces actions. Il veut me faire saisir le vrai sens de la politique. Il me donne des leçons particulières, s'étend sur mes pensées, couche avec mon esprit, baise avec ma réflexion. Il caresse avec doigté ma curiosité en m'exposant tel ou tel problème de société puis il m'enfonce bien profond la bonne réponse dans la tête, d'un coup, brutalement, ou par petites impulsions. Il débite ses certitudes en va-et-vient saccadés. Bientôt il s'exalte. Peu à peu se durcit. Sa voix devient aiguë, il accélère son débit. Lorsqu'il a bien poussé, il s'arrête soudain, se relâche ; l'idée est devenue un slogan qui se répand, gluant, poisseux, dans mes neurones.

Il m'arrive d'imaginer que ces slogans sont comme des clients pour moi, des clients

peu fréquentables, mal habillés, difformes, malappris, un musée de cire des perversions. Monsieur La Haine pue du cul ; il a une haleine de coyote ; lorsqu'il met sa cagoule et son justaucorps en latex, lorsqu'il me taquine de son fouet, je ne sais jamais s'il va pouvoir se contenir, je crains qu'il me défigure. Monsieur Racisme me prend toujours par derrière, il est fourbe et souvent honteux ; c'est un pantin ; il est si raide que, lorsqu'il me force, il ne peut s'empêcher de péter ; il enfle deux capotes l'une sur l'autre car il déteste le contact avec les corps étrangers. Monsieur L'Égoïsme est gros et gras, il transpire ; c'est un éternel insatisfait ; il compte et recompte l'argent qu'il me cède et ne perd jamais des yeux son veston avec son portefeuille ; pas étonnant pas qu'il décharge en moins de deux. Monsieur L'Exclusion est un anxieux ; il a de l'eczéma et ne cesse de se gratter les croûtes ; il vérifie dix fois qu'il n'y a pas de voyeur sous le lit puis il me tringle sans même me voir ; il m'écrase, il me secoue et, s'il se retient pour prolonger le plaisir, invariablement il débande. Le pire de tous est Monsieur Résolution Radicale : pour atteindre l'orgasme il lui faut pratiquer le bondage extrême, les sévices, les strangulations ; il utilise aussi des sprays – *aphrodisiaques*, ment-il – qui font perdre conscience ; avec lui on risque sa peau... Et je ne parle pas de Monsieur Barbelés ni des Messieurs L'Aigreur, Le Chauvinisme, Le Sectarisme, L'Intransigeance etc.

Si j'en fais des allégories, c'est que ce sont de beaux-parleurs. Et de très adroits séducteurs. J'ai honte d'accepter leurs avances et de copuler avec eux ; j'ai honte de me vendre à eux, de me plier à leurs fantasmes ! J'écoute leurs salades, et bien que je sais qu'elles sont pourries, je les gobe, les suce, les mastique jusqu'à en extraire la bouillie. Mais – je peux te le dire – cela me donne envie de vomir. Pourrai-je indéfiniment accueillir pour des gorges profondes ces principes triomphateurs, ces idées qui ressemblent à des phallus jamais lavés ? J'ai la conscience vérolée par la pénétration de ces doctrines insanes, le cœur pourri, la tête à mal.

Passent d'autres jours, d'autres semaines : lavage de cerveau, démarchages, collages d'affiches, exhortations dialectiques, distributions de prospectus, sports de combat, séances d'instruction et rituels de motivation se succèdent sur mon temps de loisir... J'encaisse sans moufter l'air crâneur de mes moniteurs et, pour ne pas subir leurs anathèmes, j'accepte de me dévêtir de mes croyances en les effeuillant une à une, je

lubrifie mes désarrois intimes, je m'ouvre tout grand à leurs litanies, je me livre impudique à la mécanique de leurs rabâchages, je régurgite docilement leurs dogmes, je supporte impatiemment le flot humoral de leurs mots d'ordre ; je subis l'excision de mon sentiment d'appartenance humaine, j'essuie le viol de mes convictions ; j'endure comme un curetage l'abandon qu'il me faut faire de mes réflexes de respect, de solidarité et de confiance ; je m'ébats dans le marais excrémental des aversions et des fanatismes, dans les sables mouvants de la peur de l'autre et du futur. Leur fiel me brûle les entrailles. Je sais que je trahis mon enfance. Je sais que je me trahis.

Quand Hugues me raccompagne – *au-revoir ma chérie* – je garde longtemps, poisseux, l'image de ses sourires de maître d'école et l'écho de sa voix martelée de führer. C'est l'arrogance tranquille qui est déprimante ! Quand il m'exhorte, crois-moi, je vois apparaître une moustache en balais de chiotte sur sa lèvre et une mèche oblique sur son front. Il prétendait me soustraire à mon cloaque mais il n'a fait que me plonger dans un autre plus nauséabond. Je me perds corps et âme, je perd mon intégrité. La femme réduite, c'est moi.

~o~O~o~

De jour en jour la fange s'est épaissie, répugnante. Son niveau a monté jusqu'à mes genoux, mes cuisses, mes hanches, mes seins, mon cou et jusqu'à ma bouche. Je me noyais, j'étouffais. J'ÉTOUFFAIS. Ma vie n'était plus supportable, je me dégoûtais, tu comprends ? Je n'osais même plus me toucher de peur de me salir les mains. Je n'étais plus ce que j'avais toujours été. Je n'étais plus. La conscience de soi se rattache à la mémoire n'est-ce pas ? Mais mon histoire personnelle était effacée ; mes idéaux, ma trame, ma justification d'individu social étaient laminés. J'étais dans une cuve d'acide, je sentais que je me dissolvais. J'étais deux fois prostituée, niée, objectivée, rabotée.

~o~O~o~

Alors j'ai décidé d'être. De rassembler les morceaux de mon entité, de me choisir. J'allais me battre. Oui, j'allais me battre ! Ça te fait rire ? Tu as raison, c'était ridicule, je n'avais pas d'armes pour faire front... Mais du moins pouvais-je fuir. Fuir bien sûr, fuir pour de bon. Fuir mais fuir où ? Mon corps était sous dépendance. Je n'avais pas la moindre chance de le soustraire à mon maquereau. À mes deux maquereaux devrais-je dire. Je ne pouvais m'attendre qu'à de sévères dérouillées.

Mais mon esprit, mon esprit lui, pouvait se glisser entre les barreaux. Ainsi j'ai décidé de m'abstraire. *J'ai pris le maquis, le maquis de l'âme. Le suprême recours... le seul...*

Qui dira la force des mots qu'on se dit à soi-même ? Qui dira le pouvoir de l'imagination ? Qui dira sa facilité à nous propulser vers des univers sidéraux ? Avec des poèmes et des arpèges je me suis construit une nouvelle planète. Je les ai agencés en une structure arachnéenne sur laquelle j'ai déposé des palais ouverts aux quatre vents, des forêts vêtues d'oiseaux et de chimères, des lacs à zigotos, des berceaux de tambours-majors, des cabanes de madrépores qui sont, comme chacun sait, *le genre principal du groupe des madréporaires, ces cnidaires solitaires ou coloniales hexacoralliaires sécrétant des polypiers calcaires généralement massifs...* Et aussi des bouquets d'arcs-en-ciel, des voies ferrées en spirales, des gratte-ciels souterrains, des sentiers avec des passerelles à amoureux, des squares mélodieux traversés de nurses materniformes, des avenues avenantes, des ruisseaux où coulent des robes à froufrous, des bosquets rouges cachant des ébats d'amoureux (les amoureux venus des passerelles), des terrains de golf moquettés avec trois trous par pied carré, des massifs de tinténias bisouphiles, des impasses inébriatives vrillées d'aéromates pubescentes, des papouillardises mignoules napées de carines caresses, des délectalices dousuaves, des gracilicatesses caramellisonnées cueillies par des amoureux (ceux des bosquets rouges, ou d'autres)... Et naturellement sur ma planète – arche des nuées, arche d'alliance – j'invitais tous mes amis, tous mes amis de toutes les couleurs.

J'avais donc fais la révolution dans mon âme. Forte de mes rêves, je pouvais *hic et nunc*, tout en baisant mes gros porcs de clients, faire danser devant mes yeux des biches huppées chevauchées par des elfes. Je pouvais *ad libitum*, avoir le cœur dans les étoiles tout en suçant des bites caoutchoutées. Je pouvais *ipso facto* me faire limer la rondelle tout en me projetant dans un jardin exubérant où tous les êtres se respectent et tous les vœux se réalisent. Je pouvais en enfilade me faire éperonner, enfiler, fourrer, entuber, empapaouter, braquemarder, enquiller, enfourailler, monter, trousser, quiller, miser, ventouser, enfouailler, cartoucher, épousseter, emmancher, moufier, bêcher, guiser, embrocher, rivaucher, bourrer, grimper, empaffer, chevaucher, enfourner, défoncer, culbuter, bistoquer, niquer, perforer, biquer, brosser, enfourcher, caramboler, hocher,

lustrer, mettre, embouriquer, bouter, ziguer, calcer, buriner, piner, besogner, piocher, queuter, fuser, posséder, conniller, labourer, fouailler, œuvrer, sabrer, rouscailler, sauter, tigner, cochonner, serrer, couiller, démonter, éponger, fornicuer, baratter, tringler, cramper, endosser, torcher et troncher, riper et river, foutailler et foutrailler, pilonner et pinocher, monfier, saucer, tirer, trancher, turbiner (peu à peu je faisais des progrès dans la maîtrise de la langue), tout en inventant dans ma tête des mondes époustouflants, des poèmes verts *comme les hautbois*, des sonates aux ailes de libellules, des aquarelles à s'étourdir la sensibilité, des tendresses de soie et de satin, des ivresses *de vin, de poésie ou de vertu* à ma guise, des promenades dans les jungles de tableaux d'art naïf, des films en noir et blanc où l'héroïne a le cœur rouge, des soleils qui font bouillir l'horizon, des champignons labyrinthiques pour des courses au trésor ingénues, des rives fleurissant en berceuses d'écume, des lenteurs bordées de voiles blanches, des paradis au *comble de l'érotisme*, des jardins suspendus babyloniens, des baisers aux fruits écrasés, des brassées d'amours rieuses semées au vent d'été, des esprits mystérieux et bruissants chantant d'une voix éméchée la joie des passions éphémères et, par dessus le marché, mon corps, nageant la brasse jusqu'à la voie lactée.

Me croiras-tu si je te dis que j'en arrivais à supporter mon travail de gagneuse. Et tant pis si mes habitués me reprochaient, pendant la baise, d'avoir la tête ailleurs et le nez dans la lune (la vraie lune). Sans doute avais-je le corps triste, mais au moins avais-je l'esprit gai. En pleine action avec monsieur Dupont, un pustuleux, il m'arrivait de l'appeler Goethe ou Lewis Carroll. Je chuchotais le doux nom de Verlaine à monsieur Durand, un crevard. Le visqueux Dumont devenait Tchaïkovski. Le bègue Dubois, Senghor. Le perclus Duval, Nijinski. Duchmol au front de primate, Einstein...

Restait la seconde de mes servitudes, la pire, celle qui me gangrenait l'esprit. J'ai cru qu'il serait facile de me défaire de Hugues car, à la différence de l'autre proxénète qui se faisait de l'or sur mon anatomie, je n'avais pas des années de dettes à lui rembourser. Du jour au lendemain je cessai donc de le voir, j'évitais résolument sa phalange. Je t'avoue que j'étais inquiète. Ces tordus prônaient la violence, allaient-ils me vitrioler le visage ?... J'eus bientôt un autre souci.

J'étais contaminée... À force de me frotter à ces enragés, les cellules de mon système

immunitaire avaient été détruites. Leur propagande pathologique avait infecté les lymphocytes de ma raison. J'avais attrapé le sida, le sida de la conscience. Quand je croisais un réfugié du tiers-monde j'avais invariablement des bouffées de répugnance et des poussées d'animosité. La fièvre montait – la haine – alors même que je combattais l'infection. Je contractai une adénopathie marquée par l'obsession de l'ordre ainsi qu'une ulcération due à la hantise de la pureté raciale. Puis une candidose liée à la rumeur de vagues d'immigrés colonisant l'occident. Et aussi une leucoplasie nationaliste, une tuberculose xénophobe, une pneumocystose dictatoriale. Le diagnostic était alarmant.

Mais peu à peu, la maladie a reflué. C'était inespéré.

Je t'ai raconté comment, ne supportant plus par ma déchéance, j'avais pris le maquis de l'âme. Comment le rêve et le lyrisme m'avaient permis, en m'échappant dans l'imaginaire, de supporter les ravages du sexe imposé tarifé. Eh bien, ces évasions poétiques, sans que j'en aie vraiment conscience, ont agi également comme remède contre les thèses ultra-réactionnaires qui m'infectaient. Petit à petit, j'allais mieux. Avec le temps, les symptômes disparaissaient. Je me sentais revivre.

Et puis, le mois dernier, j'ai franchi le dernier obstacle qui me séparait de la joie. J'ai pris la poudre d'escampette. Planté là mon esclavagiste. Changé de ville, changé de nom. Aujourd'hui, c'est avec des mots que je lutte contre les forces sinistres qui m'ont longtemps asservie... Et surtout je t'ai rencontré...

Voilà, c'est fait, je t'ai tout avoué.

C'était douloureux mais je l'ai fait. Je ne voulais rien te cacher... Pour le moment, je t'en prie, ne me touche pas, ne dis rien. Aime-moi des yeux, je t'aime.